

Brève randonnée d'un "patoisan" au pays des tyroliennes et des "la la outi !" : (suite et fin)

Autor(en): **Fridolin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **80 (1953)**

Heft 10

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-228671>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Brève randonnée d'un „patoisan“ au pays des tyroliennes et des „la la outi!“

par
Fridolin

(Suite et fin)



Une tyrolienne endiablée !

II

Un petit tour d'horizon s'imposait. Nos pas se dirigèrent d'abord vers le poste de gendarmerie dont les deux hommes se relayent jour et nuit pour assurer la police de la route et veiller sur la tranquillité des habitants. Ces gardiens de la paix publique ont fort belle allure dans leurs uniformes gris-vert, rehaussés de parements écarlates. En vrais gentlemen, ils nous communiquèrent aimablement les renseignements indispensables que nous sollicitions. Au bureau des postes nous trouvâmes une accorte employée qui, avec la meilleure grâce, nous fit faire connaissance des principaux buts de promenade nettement marqués sur la carte régionale, nous signalant notamment ceux où une accueillante auberge offre d'excellents « quatre heures » à la mode du pays.

La porte extérieure de ma chambre donne accès à un spacieux balcon de bois où pétunias roses ou violets et

blanches marguerites font éclater le rouge vif des géraniums s'épanouissant durant l'été aux caresses des rayons dorés.

De temps en temps, une abeille vient y butiner, puis s'enfuit à tire d'aile, regagnant sa ruche sans jamais tenter la moindre incursion à mon domicile ; sans doute y perdrait-elle son temps !

Au loin, la vue s'étend sur les montagnes qui ferment l'horizon, alors qu'au premier plan, elle reflète l'image de la petite place du village dont j'observe à loisir l'animation.

Solidement campée sur une légère éminence, la vieille église paroissiale, témoin de tant d'événements, domine les toits et marque le centre de la localité. De nombreuses croix de bois noirci forment la haie, montant une garde d'honneur autour des murs blancs d'où émerge le clocher roux bulbeux. Sa fine silhouette se détache sur la teinte claire des prés, puis fait ressortir le vert sombre de la forêt qui monte vers les roches grises dont le soleil accentue le relief.

Une double rangée de jolies maisons brunes et blanches descend lentement vers la place dont elle forme le cadre. De larges auvents en protègent les façades, ornées de blasons familiaux sur-

montés de dates et de multicolores inscriptions. Ces façades sont percées de fenêtres où les fleurs oscillent doucement, bercées par une légère brise et semblent ainsi adresser aux passants un salut discret. La plupart de ces coquettes demeures ont déjà, d'après les dates mentionnées à leurs oriels, atteint un âge respectable. Elles font toutes face à la vénérable fontaine occupant le milieu de la place, d'où l'eau abondante et claire jaillit des goulots en forme de canon de fusil, reposant sur des volutes artistiquement forgées, pour se répandre dans des auges de bois. Des légumes variés « guignent » hors des seilles de cuivre, de bois ou de fer-blanc, faites ainsi selon le degré d'aisance de leurs propriétaires. Pendant que s'en échappent de minuscules cascades, elles attendent patiemment les bras robustes qui viendront en reprendre possession.

On se rend bientôt compte, en voyant ces braves bourgeoises dans leurs allées et venues autour des larges bassins, que l'heure à laquelle on échange à mi-voix de mystérieux « savez-vous que... ? » amorçant ainsi les potins du quartier, n'a pas encore sonné. Ou bien serait-ce qu'ici on blanchirait son linge sans noircir sa voisine ? Nous aimons à le croire, car ces jolies demeures, formant par la variété de leurs dimensions, leur âge respectable et leurs nuances vieillottes, un si ravissant ensemble, ne sauraient abriter que des gens heureux. Mieux encore, elles font penser à ces réunions d'antan où nos villageoises, ayant revêtu les gracieux costumes de leurs aïeules, s'apprêtaient à danser quelque coraule, accompagnée du murmure discret de la fontaine.

La douce rêverie à laquelle nous incite ce charmant tableau ne saurait nous faire oublier que toute chose a son côté pratique, partant son utilité. Cette couvée de petites maisons blotties les unes

contre les autres forme le centre des affaires de l'endroit. C'est le quartier des artisans et commerçants qui, de l'aube à la nuit, œuvrent de leur mieux et s'efforcent de donner satisfaction aux exigences de leur clientèle passagère. L'enseigne de la mercière voisine avec celle du charcutier rougeaud, celle du perruquier aux nombreuses médailles louche vers l'écriveau de la jolie marchande des quatre saisons. Le petit bazar « où l'on trouve de tout » expose dans son unique vitrine les articles les plus hétéroclites, entassés jusqu'au plafond. On y trouve des bonbons contre la toux, des écheveaux de laine, des chapeaux pointus de paille colorée et une infinité de cartes postales illustrées. Les chaussures se serrent contre les pièces d'étoffe, la vaisselle et les jouets d'enfants garnissent les rayons étagés pliant sous le poids des marchandises. Le boulanger s'évertue à chasser les guêpes, indésirables visiteuses qui se livrent à de furieuses parties de courate autour des pâtisseries. C'est l'époque de l'année où il remplit son escarcelle car, quand les hôtes étrangers auront déserté la contrée, il ne pourra plus compter que sur la clientèle du pays et presque chaque ménage possède son propre four à pain. En vrai philosophe, il se considère comme apparenté aux fourmis qui travaillent durement en été pour pouvoir se reposer pendant la mauvaise saison.

Comme dans toute station de villégiature qui se respecte, l'échoppe du cordonnier ne saurait faire défaut. De loin elle est reconnaissable au bruit des coups de marteau battant le cuir. En un mot, chacun s'ingénie à gagner honnêtement sa vie ; faisant de son mieux afin de respecter les délais convenus pour la livraison du travail, sans pratiquer la déplorable habitude qui consiste à surfaire les prix : et c'est là un fait qui mérite bien d'être souligné.

La saisonnière marchande de journaux a eu la bonne idée de faire placer une paire de bancs devant sa boutique, geste fort apprécié à l'heure du courrier. Quand on est redescendu de la montagne, il fait bon s'y reposer en fumant une pipe, le nez caché derrière quelque quotidien ou périodique illustré. Ce soir on commentera les nouvelles à la salle à manger qui sert aussi de fumoir et de tea-room, dont les murs roses peints à la détrempe sont décorés de trophées de chasse et de ramures de cervidés.

De joyeux éclats de rire fusent tout à coup du coin d'une rue. C'est la sarabande des gamins échappés de la maison d'école. S'éparpillant en petits groupes, ils ajoutent une note gaie au paysage.

Un autocar arrive à ce moment. Les voyageurs qui en descendent se passent les bagages de main à main puis ajustent sur leurs épaules leurs sacs de toile imperméable. Leurs vêtements trahissent de suite leur origine. Ils portent cette tenue spécifiquement indigène, une sorte d'uniforme civil quasi identique dans tout le pays : culotte de peau de daim courte et étroite, laissant le genou et le haut du mollet à nu. Des bas verts et gris de grosse laine sont fixés par des attaches à pompons bien visibles. La courte veste est de loden, ce drap brun ou gris de fabrication indigène dont l'exportation est de nouveau très en vogue : un galon, des revers et des parements verts rehaussent le tout. Le vert, sous toutes ses teintes, domine dans tout l'appareil vestimentaire tant masculin que féminin du pays tyrolien. La chemise de toile écrue ressort barrée d'une lanière de cuir reliant les bretelles larges en daim soutenant la culotte « à couvercle » classique. La bande de cuir sur la poitrine est ornée d'images représentant des scènes de chasse ou des fleurs alpestres, le tout artistiquement brodé.

Cette façon de se vêtir, semaine et dimanche, qui à première vue nous surprend, ne serait complète sans le port du singulier petit chapeau de feutre conique aux ailes minuscules et au cordon ou large ruban orné de plumes de coq de bruyère et plus souvent encore d'un indispensable et volumineux « pinceau à barbe » du plus bel effet, du moins aux yeux des indigènes ! Mais souvenons-nous du dicton : « des goûts et des couleurs »...

Une aimable surprise nous attendait le soir, au retour de l'auberge. Un petit orchestre campagnard en tournée ayant jugé à propos de s'arrêter au village, déversait à profusion dans la grande salle enfumée les flots de sa musique rustique.

Les notes entraînantes de la clarinette s'alliaient à celles du violon et les sons métalliques de la zither aux graves ronflements d'une infatigable contre-basse. Des chansons et des danses tirées de l'écrin qui contient l'inépuisable folklore tyrolien suivirent, fort goûtées des deux sexes qui, gaillardement, emboîtèrent le pas derrière les musiciens. Tout en attirant les applaudissements des spectateurs, cette petite manifestation prouva qu'il y a, de par le monde, des coins de pays où l'on sait encore, comme au bon vieux temps, cultiver une saine gaîté communicative. Et l'on prétend, à juste titre, qu'elle prolonge et embellit la durée de l'existence.

Trop tôt, voici sonnée l'heure inexorable où l'autocar s'arrête journellement devant le bureau des postes pour rassembler les voyageurs se rendant à Innsbruck, la ville au fameux petit toit d'or. Nous montons en voiture et ensuite un train omnibus nous emmène à Landeck, petite bourgade qui fut notre dernière étape. Nous retrouvons là l'imposante automobile postale qui assure la correspondance réciproque avec notre pays

en suivant une route pittoresque surplombant des gorges sauvages. L'arrêt réglementaire prévu par l'horaire à la station-frontière de Martina nous permet d'adresser encore un cordial « au revoir » à ce charmant pays, où nos quelques jours de villégiature passèrent comme un beau rêve.

A l'heure où le disque pourpre du soleil descend à l'horizon, illuminant nos Alpes des derniers feux du jour, nous mettons pied à terre à Scuol

(Schuls), beau village situé au cœur de la Basse-Engadine, en -plein pays romanche.

En écoutant nos Confédérés grisons s'exprimer dans ce langage si sonore qui, par ses consonnances latines, s'apparente à nos patois romands, on se réjouit de retrouver les siens, en pensant aux savoureux coterds, où il fera bon d'entendre à nouveau le vieux parler que nous aimons tant.

Juillet 1952.

Si vous allez...

... à Assens, consacrez quelques instants pour pénétrer dans l'ancienne église, au milieu du village. Vous verrez, à gauche et à droite, des fresques du XVe siècle, dont l'une représente la Vierge Marie avec saint Germain, le patron du village. Au fond, deux chaires ayant servi jusqu'en 1845, l'une au culte protestant, l'autre au culte catholique, sont adossées à un mur, percé d'une baie fermée d'une magnifique grille ouvragée. Au delà de cette dernière, se trouve le chœur, divisé en deux travées d'ogives, où quatre fois l'an avait lieu un service religieux catholique.

Avant l'agrandissement de cette église, au milieu du XVe siècle, la baie actuelle constituait l'entrée de la chapelle et ce mur était simplement la façade. Il se terminait en un clocher à arcade comme à Curtilles, Chavannes-le-Chêne, etc. Il en existe encore des vestiges qui sont masqués par le toit de l'édifice. Le clocher date du XVIIIe siècle. Depuis la construction d'une église catholique, cet édifice est affecté au culte protestant.

Decollogny.

“ NOÛTRON COTERD ” deux fois par mois...

Juin : le lundi 22, de 17 à 19 h., au Buffet de la Gare de Lausanne, 2^e classe.
Bienvenue à tous les amis du « Nouveau Conteur ».

Pas de « Coterd » en juillet et août.

La Rédaction.